

Les Aléas des toiles vierges

Lise Versantier

Lise Versantier

Les Aléas des toiles vierges

© Lise Versantier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1131-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vignettes collectionnées

Chœur de criquets

Les cuisses nues sous le coton,
La pointe et la plante des pieds
S'enfoncent dans les épis verts
Qu'le vent enchante, endiable, enjasse ;
Ca grouill', mais c'n'est pas d'eux qu'on jase –
Ce souffle en effleurant la terre
Craquél', grésille un blues d'été,
Fait frétiler les torpes taons

Qui sautillent sur la chair maltose,
Bondissent gonflés d'allégresse
Haut, haut dans le ciel tapissé
De barbe à papa ambrée,
À l'heure où languissent – paresse ! –
Les pâqu'rettes qui se renclosent.

Le Concert

Quand grattée la première corde vibre
Ces têtes qui se lèvent à l'unisson
Et la baguette sur le tambour s'abat
Le frisson – mais je n'y étais pas

Quand les premiers échos se propagent
Jusqu'à ces têtes qui tombent en avant
Et se relèvent d'un même pas
Ces brins d'herbe étranges qui se balancent

Ces corps emportés par une même vague
Qui se bousculent, en liesse,
Mus par les mêmes pulsations
Ces cœurs qui battent à un même son

Quand le premier coup est tiré
Quand le premier corps est à plat
Ces têtes qui tombent en avant

Et ne se relèveront pas

Quand les premiers échos se propagent
Le frisson – nous n’y étions pas
Mais dans cette salle en sang
Il y a un peu de toi et de moi

Je suis l’Océan Pacifique

Un crayon noir trace
Le fauteuil en osier
D’un aventurier
En mal de mer
Et les larmes d’une femme
Belle comme au cinéma

Ce fauteuil en osier
Retrace la fin d’un monde
Et l’aventurier
Disparaît dans les eaux profondes
Fait couler l’encre d’une femme
En mal de cinéma

Conte de guerre

C’est le blanc de la neige
dans un conte de Noël
et d’une robe en juillet ‘14
avant la grisaille obuesque

C’est l’ambre ramassée
sur une plage loin au Nord
pendant à une oreille candide
C’est la terre en feu sous nos yeux impuissants

C’est le blanc de la neige
et au loin une lanterne qui brille
dans l’œil vitreux du camarade étendu
C’est la robe d’été qu’il ne reverra plus

Dernières lueurs d'un jour de janvier

Les nuages à la tombée du jour :
Des poches roses dans un duvet de doux bleu
Un ciel de layette
Nous couvre du froid

Couple assorti au Jardin des Plantes

Couple en sortie
au Jardin des Plantes
en quête de vert
Couple assorti
l'un à l'autre
en baskets et pull vert
Couple en sortie
l'un avec l'autre
en vert contre envers
Couple en vert
assorti l'un et l'autre
au Jardin des Plantes

Politesse nouvelle

D'une porte à l'autre
Le métro me remercie
De garder la DIST
ANCE un siège sur deux

La Jeunesse ardente

Mon esprit fol

Je me rêve souvent femme en mil-neuf-cent-dix,
Belle à l'étroit dans une robe corsetée,
Mais il ne faudrait pas songer à enserrer
Mon esprit fol qui se refuse à l'exercice.

Partout où il le peut, il court, grimpe et se hisse
Et ma raison accourt quand elle est ameutée,
Mais libre encor' mon esprit fol va se jeter
Dans ces eaux glacées où éperdument il glisse.

Effrontée ! – Que sert d'errer ? lui demande-t-on
Et c'est mon sourire insolent qui vous répond :
Tellement plus intense est la joie menacée.

On hurle et les cyniques cherchent entre mes cils
Une âme sœur que les pédants auraient lassée,
Mais leur âcre rancœur n'y trouve pas asile.

Poésie de cinq heures et demie

Il n'y a pas d'amour enfant.
On n'est pas sérieux quand on a huit ans.
On n'est pas heureux à aimer secrètement.

Assis en mon sein, ton fantôme, tout à son aise,
Est lourd de traits d'esprit tombés à plat ;
Et quand ton image apparaîtrait,

Mon cœur va pour bondir comme d'une falaise ;
Il est – si je puis – au bord de l'éclat,
Mais jamais je ne t'ai aimé.

J'ai cuirassé mon cœur contre les mots qui blessent,
J'ai fortifié mon corps aux caresses,
Ma chambre est froide comme d'une abbesse.